

d'une santé robuste. Il paraît que ça se pratique encore dans nombre d'écoles, où le maître parle sans cesse, et où, par conséquent, les devoirs d'application — car ils sont de rigueur — sont rejetés en dehors de la classe. Il paraît, d'autre part, que ce système n'a pas donné les résultats auxquels on s'attendait : on s'est aperçu que les enfants écoutaient d'une oreille distraite et confondaient tout dans leur frêle cerveau. Quoi d'étonnant à cela ? Est-ce que cette succession de leçons orales ne ressemble pas à un tourbillon qui donne le vertige et au milieu duquel il est difficile, sinon impossible, de se reconnaître ? Avec ce moyen, les élèves retiennent bien quelques bribes, mais elles sont sans consistance, n'ont aucune suite et ne se rattachent entre elles par aucun lien logique ; par conséquent, elles s'effacent, au bout de peu de temps, de leur esprit. Puis c'était accoutumer nos écoliers — que ne l'avait-on prévu dès le début ? — à la paresse et à compter en tout et partout sur le maître.

De ce qu'autrefois on a abusé, archi-abusé de l'effort de mémoire qu'on exigeait de l'enfant, était-il raisonnable de sacrifier cette faculté, qui a besoin d'être exercée continuellement comme toutes les autres, et de faire reposer tout l'enseignement sur la leçon orale ? Remarquez que je n'entends pas faire le procès de la leçon orale : elle est utile, indispensable même ; c'est une belle découverte de la pédagogie moderne ; mais à l'école primaire elle doit consister en explications brèves, simples, claires et précises, et n'avoir rien de commun avec ce qui a lieu dans l'enseignement secondaire et surtout supérieur dont nous empruntons trop les méthodes et les procédés. Interprétons le livre mis entre les mains de l'élève le plus intelligemment possible, et répandons-y la lumière là où elle n'apparaîtrait pas dans toute sa clarté. Ne craignons pas de nous rabaisser au niveau des jeunes esprits qui nous sont confiés, de nous faire *petits*, en laissant de côté toute exposition savante qui ressemblerait par trop à celle du professeur faite du haut de sa chaire. C'est, du moins, mon opinion personnelle.

Je m'empresse de revenir à la mémoire. C'est une erreur de la négliger sous prétexte qu'elle réduit trop souvent l'élève au rôle de perroquet. Elle a cet immense avantage de réclamer des enfants des efforts personnels, et Dieu sait s'il leur en coûte d'en faire ! Naturellement paresseux et peu désireux, en général, de s'instruire, ils ne se donnent pas la peine d'étudier une leçon dont on n'exige pas d'eux le mot à mot : ils s'imaginent qu'on ne les interrogera pas. Il y a, en effet, neuf chances sur dix pour qu'il en soit ainsi, car le maître — le temps presse — questionnera rapidement.

Et quelles réponses obtiendra-t-il ? Réponses incorrectes, vagues, imprécises, qui ne le satisferont nullement. Avec le "par cœur" littéral, *après explications préalables*, bien entendu, car *je veux que l'enfant comprenne tout ce qu'il apprend et ce qu'il dit*, il en va tout autrement. Les élèves empruntent les formules et les définitions *exactes* du livre, dans lesquelles il n'y a rien d'à peu près ou de livré aux caprices du hasard. On m'objectera que les réponses données ne contiendront rien de leur *cru*, de leur propre fonds ; c'est possible. Cependant, on conviendra — l'expérience l'a démontré — que, par suite de leur âge et du peu de développement de leur raison, l'étude *par cœur*, faite *après explication*, je le répète, facilite l'intelligence du texte. Mais si un court résumé renfermant la charpente et la substance de chacune de nos leçons orales n'était imposé à leur mémoire, il est certain, trop certain